

FELICITAS HOPPE

HOPPE

ROMAN

Traduction française : Evelyne Beaupain, Pivoine Chamberland, Camille Lambion, Véronique Mercier et Aude Rensonnet, sous la direction de Céline Letawe et Valérie Leyh (master en traduction de l'Université de Liège et de la Haute Ecole de Liège)

Pour la famille, les paroles prononcées font foi !

Félicitas Hoppe, née le 22 décembre 1960 à Hamelin, en Basse-Saxe, est une écrivaine allemande.

Wikipédia

Partout dans le monde, Hoppe a toujours raconté aux journaux les mêmes histoires : Sous la direction du joueur de flûte de Hamelin, elle fait son apparition sur la place du marché de sa ville natale déguisée en rat avec une moustache et une queue, une saucisse dans la main gauche et du pain dans la droite ; Elle se produit au théâtre en plein air devant des touristes du monde entier pour gagner un peu d'argent de poche. Elle dilapide aussitôt l'argent gagné, achète des fleurs pour sa mère (« la reine des hôtes ») et un paquet de cigarettes pour son père (« le fondateur du premier théâtre guignol »), pour ensuite convaincre ses quatre frères et sœurs de faire, avec le reste, une petite sortie au *Miramare*, un glacier de Hamelin « qui est florissant en été et se transforme en salle d'exposition pour fourrures en hiver, quand les travailleurs saisonniers italiens filent vers le Sud. » Jusqu'à ce que, trente ans plus tard, Hoppe « se lève enfin » pour embarquer sur un bateau de Hambourg à Hambourg et voir le monde de ses propres yeux : « Une petite sortie, sans plus, dans quelques jours je serai de retour, reprendrai ma place à table, le deuxième convive à partir de la droite. » (*Pigafetta, 1999*)

Tout comme il n'est pas certifié que Hoppe ait réellement entrepris ce fameux voyage en cargo autour du monde, peu de personnes savent qu'enfant déjà, elle a navigué à plusieurs reprises sur les océans. Toutefois pas en tant que deuxième convive à partir de la droite, mais bien en tant que fille unique d'un agent de brevets qui n'avait probablement jamais vu un théâtre guignol de l'intérieur. L'enfance à Hamelin n'est que pure invention. Le journal de l'unique père de l'enfant unique, une liste méticuleuse d'événements extérieurs avec omission systématique des événements intérieurs, donne des éclaircissements sur des séjours professionnels effectués sur les continents les plus divers. On trouve mention du fait que sa fille (Felicitas) l'a

accompagné pendant presque vingt ans dans ses notes principalement lorsqu'il est question de dépenses – des provisions inutiles (« noix et chocolat ») à la corvée que constitue l'aménagement d'une chambre d'enfant après chaque arrivée dans un nouvel appartement ou une nouvelle maison (« elle peut aussi faire ses devoirs sur la table de la cuisine ») en passant par les lectures pour enfants (« les bibliothèques des bateaux sont un désastre ! ») et la réalisation de « souhaits totalement superflus » lors de trop brèves escales (« pourquoi un télescope tout à coup ? »). « Ici, il faut payer des frais de scolarité », note l'agent outre-Atlantique, de mauvaise humeur, ou encore : « Felicitas a besoin d'un cartable. Illusion d'optique. Après tout, elle a un sac-à-dos dans lequel presque tout entre. » Et il poursuit : « Ce soir, de nouveau, un enfant qui pleure. Pénible. Felicitas refuse d'aller à l'école, elle dit qu'on se moque d'elle à cause du sac. Infantillages. Pas question d'acheter un cartable en cuir. » S'ensuivent alors des listes de dépenses quotidiennes pour des vêtements : « Dieu soit loué, elle ne grandit pas vite, le manteau tiendra encore bien un deuxième hiver si on découd les ourlets des manches. »

Ce n'est ni le bureau manquant ni le chocolat, ni même le télescope, mais bien le sac-à-dos qui deviendra le signe distinctif de Hoppe, son attirail le plus personnel. Jusqu'à la fin de sa carrière (plus de cinq mille apparitions dans plus de deux cents pays dans différents costumes et rôles en quelque quarante années), on ne relève pas une seule apparition sans sac-à-dos. On se souvient encore aujourd'hui d'un lointain tournoi de hockey sur glace à Edmonton dont Hoppe, alors âgée de douze ans et extrêmement prometteuse (« superpalet »), se fait exclure quand, lors de la finale, elle refuse de façon aussi inattendue qu'obstinée de se défaire de son sac-à-dos. Sept ans plus tard, l'admission dans une classe pour futurs chefs d'orchestre d'un conservatoire à Adélaïde lui est refusée : « Chez nous, on dirige encore avec les bras, pas avec le dos », telle fut la justification de Melville Drugs, président du comité de sélection, à qui Hoppe aurait affirmé avoir besoin du sac comme contrepoids, pour ne pas être « transportée » par la musique. Et, *last but not least*, vingt ans plus tard, la légendaire apparition de Hoppe sur un podium à Tokyo, où elle improvise une conférence de presque deux heures sur le thème *Sac-à-dos, bosse, fétiche*. La presse spéculé sur le contenu du sac qui, entretemps, a grandi : « Le vide absolu.

Stratégies de dissimulation. Pourquoi n'ouvre-t-elle pas tout simplement la fermeture Éclair pour nous laisser jeter un coup d'œil à l'intérieur ? »

Hoppe elle-même, experte dans l'art de faire un sac, savait exactement ce qui se trouvait dans sa bosse et n'en faisait jamais un mystère : « une baguette de chef d'orchestre, une crosse, un rouge-à-lèvres. » On serait tenté de compléter : et quatre frères et sœurs allemands que l'enfant unique inventa au cours de ses voyages en bateau et qu'elle immortalisa de manière très personnelle dans un récit jusqu'ici inédit (*Cinq en mer*) : « Nous nous aimions parce que nous ne pouvions pas nous éviter, parce que nous étions obligés de nous divertir sans cesse les uns les autres. Le temps était mauvais, les équipages rustres, la nourriture exécration, les capitaines analphabètes. Le soir, nous restions dans notre cabine. Moi j'avais le mal de mer, eux gardaient la tête droite, imperturbables. Pour faire face au mauvais temps, nous nous accrochions à des souvenirs, activité pour laquelle mes frères et sœurs faisaient preuve de plus de tenue que moi. Contrairement à moi, ils supportaient bien les voyages en mer et restaient imperturbables.

Pendant que le père fait ses listes et ses comptes, Felicitas se consacre toute entière à l'invention de ses quatre frères et sœurs pour passer le temps à bord et être une fois pour toutes au milieu car « les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ». Par conséquent, il ne fait bon qu'au milieu, « élevé, protégé et défendu par ceux d'en haut, aimé et compris par ceux d'en bas ». Ce sont les *Cinq en mer* qui dès le début habitent l'œuvre de l'enfant unique. Plus Hoppe écrit, plus les frères et sœurs prennent forme, peu importe le costume dans lequel Hoppe les fait apparaître. Le père effectif de l'enfant unique effective, par contre, perd de sa substance : « Il louait des maisons dans lesquelles il n'habitait jamais. J'étais assise dans une chaise à bascule, toute seule dans une immense véranda, je négociais avec des femmes de ménage, des jardiniers et des précepteurs de passage. Mon père-inventeur, je ne le voyais jamais. »

Au vu du journal de son père, il est très peu vraisemblable que cela corresponde à la vérité. Les moyens de l'agent de brevets itinérant étaient limités et ne permettaient pas le niveau de vie décrit ci-dessus. Le passage sous silence de faits vérifiables sert uniquement au façonnage littéraire d'une imagination

débordante, imagination qui caractérise d'ailleurs l'ensemble de son œuvre. Alors que le père réel s'estombe, le fondateur du premier théâtre guignol se précise, avec, à ses côtés, la reine des hôtes, qui nappe de crème chantilly les coupes de fruits et les desserts au fromage blanc : « Peu importe ce qu'elle servait, elle rendait tout savoureux. »

Nous savons peu de la mère biologique de Hoppe, mais nous en savons suffisamment pour pouvoir dire avec certitude que cette professeure de piano très catholique et extrêmement talentueuse originaire de Breslau ne battait pas de crème chantilly et n'est probablement jamais partie en tournée à travers la Basse-Saxe. Au contraire, après s'être séparée du père de Hoppe, elle était partie dans le vaste monde dans la direction opposée et avait vite cessé d'écrire des lettres. L'univers bas-saxon de Felicitas Hoppe, son enfance dans la diaspora catholique en tant que troisième d'une famille de cinq enfants nés de parents issus de la petite bourgeoisie et expulsés de Silésie – qu'elle ne cesse d'invoquer contre cet autre monde imprévisible de son enfance réelle – se révèle être le décor d'une fuite incessante vers l'intérieur : « Dès la nuit tombée, nous nous retrouvions devant le rideau du premier et de l'unique théâtre guignol en attendant qu'il s'ouvre pour nous montrer enfin le crocodile. Et pour entendre la voix chaleureuse de notre père, qui nous demandait tous les dimanches si nous étions encore tous là et nous annonçait tous les dimanches qu'il n'y avait pas de crocodile. »

En revanche, les années canadiennes de l'enfance de Hoppe sont bien confirmées : la maison de Brantford (Ontario) « mon premier igloo », le palais de glace de l'enfant unique d'un « père-inventeur » qui quitte la maison tous les jours vers sept heures du matin et ne rentre que très rarement avant sept heures du soir, pendant que Felicitas se rend le matin à l'école, et l'après-midi, à l'insu de son père, sur la glace : « C'est Wayne (il s'agit probablement du joueur de hockey sur glace canadien Wayne Gretzky / fh) qui m'a convaincue de l'accompagner. Il était de petite taille, maigre comme une mèche de bougie (une des nombreuses allusions de Hoppe à son livre préféré, *Pinocchio* de Carlo Collodi / fh), il connaissait des chants ukrainiens et était un génie, une fois sur la glace complètement obsédé par la victoire, et une fois derrière le but tout à fait imprévisible. »

Il avait surtout de vrais frères et sœurs et une mère qui savait cuisiner. Hoppe n'a pas encore six ans et elle est amoureuse. Son équipement, elle l'obtient pièce par pièce, d'abord les gants (de seconde main), ensuite la crosse (prêtée contre un peu d'argent de poche), puis, après sa première chute (une cicatrice sous l'œil droit), son père, qui prétend ne rien avoir su de ses tribulations jusque-là, lui bricole « son premier masque de protection en grinçant des dents, pour ne pas qu'elle finisse comme Sawchuk » (il s'agit probablement de Terry Sawchuk / fh). Le reste l'intéressait peu : « Pendant qu'il examinait des demandes de brevets de la compagnie *Bell Telephone Canada*, j'ai inventé le palet lumineux. Car mon père tenait à ce qu'on invente tout soi-même : 'Ne prends jamais en main ce que tu n'as pas inventé toi-même.' »

Un texte intitulé *Mes inventions du dimanche* atteste de manière ambitieuse que Hoppe a pris les instructions de son père très au sérieux. Elle répertorie par ordre alphabétique tout ce qui lui semble personnellement indispensable et fait ainsi l'inventaire de ses griefs et de ses aspirations. À la lettre A (comme *asthme*), un appareil permettant « l'arrivée d'air frais en cas d'urgence », qui, des années plus tard, l'accompagne chaque fois qu'elle prend l'avion (la peur de l'avion est un héritage de son père, qui, après un crash dans les années cinquante, ne voyagea plus qu'en bateau). À la lettre B, la « bouillotte canadienne », à la lettre C (comme *Canada*), une « carte pour nouveaux visiteurs » avec une note : « Au cas où ils viendraient quand même. » À la lettre D (comme *diriger*), une baguette de chef d'orchestre qui s'illumine dans la fosse en cas de coupure de courant. Et à la lettre H (comme *hockey*), les gants légendaires de Hoppe, gants qui, des années plus tard, une fois perfectionnés, mèneront une équipe féminine suisse à la victoire. Ce qui reste jusqu'aujourd'hui inégalable parmi les inventions hoppéennes, c'est le légendaire palet lumineux. Hoppe ayant jadis omis de déposer un brevet, Eberhard von der Mark a pu réclamer l'invention officielle quinze ans plus tard (1983). (Une simple rondelle d'ébonite munie de diodes électroluminescentes qui, au contact de la crosse, émet des signaux lumineux rouges pendant plusieurs secondes et qui est brevetée en Europe sous le numéro 0 273 944.)

Pour autant qu'on le sache, Hoppe elle-même ne s'est jamais exprimée publiquement sur ce vol de brevet, ce qui permet de conclure qu'elle ne s'entretenait jamais d'affaires de ce

genre avec son père. Seule une lettre tardive (classée sous la rubrique *Lettres à quatre frères et sœurs allemands*) prouve que cette affaire a occupé son esprit pendant un certain temps : « Je ne parviens pas à digérer le fait qu'on m'a volé, si pas une invention, du moins une idée, ce qui est bien pire. Cela me déplaît de voir le palet lumineux circuler sans que personne ne sache qui a réellement fait la lumière sur ce jeu impossible. De longues nuits sur la glace, un sombre va-et-vient de mouvements et de feintes. Toute ma vie j'ai rêvé de devenir keeper, le roi du but : défendre, arrêter, gagner. Au lieu de cela, je suis restée une attaquante médiocre, la nuit je suis couchée dans mon lit et je rêve de la place du marché de Hamelin, où nous avons encore un avenir. Ou du moins un présent. Je supporte mal les passés. »

Tant les passés dont Hoppe parle ici restent flous, tant sa mauvaise humeur est claire par rapport à ce qu'elle appelle sans cesse dans son œuvre « la pénible gestion des temps ». Un passage de *Cinq en mer* prouve encore une fois qu'il ne s'agit pas seulement d'un problème d'apprentissage : « La terre est ronde, le temps ne devient pas long. Donc nous pourrions continuer comme ça à l'infini, continuer à voyager, continuer à vivre et continuer à dormir. Et pourtant, nous nous levons non pas parce que le soleil le veut, mais bien parce que le temps l'exige. Tout le monde dit que le temps l'exige, mon père, le chauffeur du bus scolaire, le prof. Maudit temps ! Rien que le fait que mes quatre frères et sœurs dorment encore pendant que je les invente, qu'ils rêvent pendant que je leur écris des lettres, qu'ils s'éveillent pendant que je me mets au lit, que je dois rester couchée dans mon lit quand ils se lèvent, tout ça me fait dire que quelque chose ne tourne pas rond avec ce maudit temps, qu'il existe un ordre géographique auquel je ne pourrai jamais m'habituer. Je suis et je resterai toujours une adversaire du décalage horaire. » À ce sujet, on trouve sous la lettre M des *Inventions du dimanche* le renvoi à un « appareil facilitant une compréhension simultanée du temps : une montre qui s'illumine aussi pendant la journée », et sous la lettre T (comme *temps*), l'esquisse d'un « calendrier universel », car « peu importe la manière dont on déplace les îles sur la carte, il n'y a qu'un seul réveillon de la Saint-Sylvestre. »

Le quotidien de la jeune Hoppe n'est néanmoins pas affecté par ce genre de spéculations mélancoliques. Elle est bien moins malheureuse qu'elle ne le prétend. L'ambition de ses premiers textes (cela vaut aussi pour son œuvre ultérieure) a peu

de liens avec sa vie réelle. Dans les faits, l'enfance au Canada est marquée par son amitié avec Wayne. Comme le montrent de nombreuses photos, elle était souvent dans sa famille et y était une invitée appréciée et choyée. Miss Gretzky était généreuse avec la crème chantilly, et il se pourrait que le père de Hoppe n'ait pas remarqué l'absence de sa fille à la table du déjeuner et du dîner parce qu'ils s'étaient rapidement mis d'accord, dès leur arrivée à Brantford, pour se laisser tranquille l'un l'autre, comme le prouve une série de notes posthumes. On communiquait par de simples petits mots : « serai là à 7h », « resterai jusque 6h », « suis sur la glace », « repas dans le frigo », « ne pas aller dans le labo – émanations ! ». Ou encore : « réunion de parents annulée », « tant mieux ». Et : « mets un bonnet ! », « vider la boîte aux lettres ! », « je vais essayer de venir au stade plus tard mais je ne sais pas encore si je pourrai m'arranger (conférence sur les brevets) ».

Il est rare que le père parvienne à s'arranger, la plupart du temps il reste le soir à la maison, dans son labo privé, et attend minuit pour faire « deux ou trois pas, il s'arrête pour écouter à la porte de ma chambre et imagine qu'il m'entend respirer. Je retiens ma respiration, je me glisse sous la couverture, la montre contre mon cœur, ça fait tic-tac et ça bat et ça brille dans l'obscurité. À la lueur de la montre, j'écris des lettres d'Outre-Mer dans lesquelles je demande à mes frères et sœurs comment ils vont et comment vont nos parents, ce que devient la crème chantilly et le *Miramare* et quand ils vont enfin venir me voir. » Le lendemain matin, une note sur la table : « Besoin de timbres (ceux avec les bateaux !). »

Les journées, par contre, sont remplies par le sport. Wayne, homme de pratique, n'écrit ni lettres ni notes, au lieu de cela il est dans le jardin derrière la maison de ses parents, jardin que son père, à des fins d'entraînement, inonde chaque hiver à l'aide de l'arroseur et transforme en patinoire privée (« Pourquoi se les geler dans le parc alors qu'il fait froid assez dans son propre jardin ! »). Wayne saute avec ses frères et sœurs (« les quatre intrépides ») au-dessus de caisses de poudre à lessiver vides, de canettes de bière et de tables de pique-nique renversées pour attraper le palet au vol et l'amener là où il doit être : dans le but.

La jeune Hoppe, âgée de six ans à peine, fascinée par le cirque canadien de ces glaciaux jeux chevaleresques, est

régulièrement de la partie mais ne cesse de perdre. Malgré tout, elle n'abandonne pas. Encore plusieurs dizaines d'années plus tard, ce ne sont pas les mots de son père-inventeur, mais bien ceux de son « premier entraîneur », Walter Gretzky, qu'elle suit et avec lesquels elle essaye d'épater la galerie encore des années plus tard dans une classe de composition à Adélaïde, quand, lors d'un exposé sur les *Années de voyages de Schubert*, elle illustre un procédé musical par un des leitmotifs sportifs de Walter : « Try to skate where the puck is going, not to where it is coming from ! » (« Il faut aller là où le palet va, et pas d'où il provient ! ») En effet : « Les pierres, aussi lourdes soient-elles, cheminent tranquillement avec la lune et veulent toujours être plus rapides. » (ici Hoppe pense apparemment à *La Belle Meunière* / fh)

Mais la musique n'est pas à l'ordre du jour dans le jardin inondé des Gretzky, la lune est au mieux une « lampe naturelle » qui éclaire un peu le stade familial en hiver. Dans le « Colisée de Wally », tel est le nom du ring dans le jargon familial, Walter entraîne après le boulot et le weekend, infatigable et impitoyable, non seulement ses propres enfants mais aussi tous les enfants du voisinage qui font preuve d'« un minimum d'aptitude et de passion. » Avec succès, du moins en ce qui concerne Wayne : « tout s'écrase sur son passage, même la table de pique-nique », comme Felicitas le constate, elle dont l'admiration pour « mon jumeau » (Wayne est presque jour pour jour un mois plus jeune qu'elle) ne connaît pas de limites.

C'est moins de l'ambition que de la jalousie qui est en jeu quand la « perdante du dimanche » se rend sur un autre terrain après journée, là où elle sait que Wayne, « un mangeur taiseux », ne peut rivaliser avec elle. Après l'entraînement, à la table des Gretzky, elle fanfaronne et elle invente des histoires fantastiques : Une famille lointaine dans le fin fond de la province allemande, des frères et sœurs qui chantent à quatre voix au pied levé, qui jouent du piano à huit mains (« plus vite que Wayne sur la glace ») et à qui elle écrit soi-disant des lettres tous les jours. Une mère qui, d'une main légère, lance des *palets* (probablement des boulettes) dans des poêles, un père qui construit des théâtres guignol et un second père (« père-ravisser ») qui n'est soi-disant pas son propre père mais qui, il y a des années, l'a « attrapée sur le chemin de l'école avec un filet à papillons » et l'a « traînée sur un bateau pour l'Ontario pour ne plus être seul. »

On voit ici déjà très clairement que Hoppe a depuis toujours un penchant pour le théâtre. Phyllis, la mère de Wayne, qui connaît parfaitement bien les besoins des enfants et les incohérences, renonce à corriger les faits et, dans un geste souverain et réconfortant, elle pare les histoires de Felicitas d'une nouvelle version de l'histoire du joueur de flûte, version qui sera lourde de conséquences : « Alors tu viens de Hamelin et tu as vraiment eu de la chance », dit-elle en remplissant les assiettes, « tu viens de la ville du célèbre joueur de flûte qui abat tous les rats du monde dans leur sommeil, un par un, et que personne ne paie pour ses brevets, raison pour laquelle il décide de quitter la ville. Evidemment, il n'emène que les meilleurs, c'est-à-dire bien sûr les enfants. Un jour pas comme les autres, vous pouvez me croire (à ce moment-là, Phyllis hausse la voix, enthousiaste), aucun enfant n'est laissé de côté, ils sont tous en file devant la grande montagne dans laquelle ils disparaîtront plus tard à jamais. Mais (Phyllis remplit à nouveau les assiettes) ils n'ont évidemment pas disparu, ils ont continué leur marche sous terre, jusqu'à ce qu'ils voient une grande lumière éclatante de l'autre côté de la montagne. Et, mes enfants, que voulez-vous que je vous dise : tout d'un coup les voilà au Canada, sur de la glace fraîchement polie, les visages resplendissants, juste au coin derrière notre maison. Personne ne s'attendait à une telle chose bien sûr. Vous pouvez imaginer leur bonheur. Et tout ça, ils le devaient au joueur de flûte. Car s'il ne les avait pas emmenés avec lui, ils seraient encore aujourd'hui à Hamelin et ne sauraient que faire de leurs dix doigts. »

C'est donc Phyllis Gretzky qui a inventé le joueur de flûte de Hamelin et a donné à Hoppe, qui ne connaissait pas l'histoire, la bonne réplique pour devenir le modèle de cette reine des hôtes de Hamelin tant appréciée de tous, dont Hoppe ne fait que rêver et qui, contrairement à Walter qui prêchait sans cesse la victoire et le succès, a attiré son attention de façon bienveillante sur le fait « que la glace canadienne est plus épaisse que l'allemande, facilement praticable même pour les débutants, » et que « tomber ne voulait pas nécessairement dire passer au travers de la glace », alors que l'impitoyable devise de Walter était « Let them always feel the uncertain ground they are skating. » (« Nous jouons tous sur une fine couche de glace ! ») Mais vu que Phyllis jouait plus un rôle de mère que d'éducatrice, « elle couronnait même les pires défaites de crème chantilly, et c'est pour ça que je

l'aimais », écrit Hoppe des dizaines d'années plus tard dans l'esquisse d'une première autobiographie qu'elle rejette catégoriquement plus tard par un commentaire typique pour elle : « C'est tout simplement trop court comme vie. »